

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires: <i>Pagination continue.</i>  |                                     |   |

# Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :

8—RUE BONSECOURS—8

MONTREAL.

**SOMMAIRE** :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite); LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite); Théâtre : AVENTURES TRAGIQUES D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET, par Laurent; Poésie : LA JEUNE MERE AU CHEVET DE SON FILS, par Félix G. Marchand; Hygiène pratique; Jeux et divertissements; Le parfait cordon bleu; Recettes familiaires; L'esprit de tout le monde.

ABONNEMENTS :

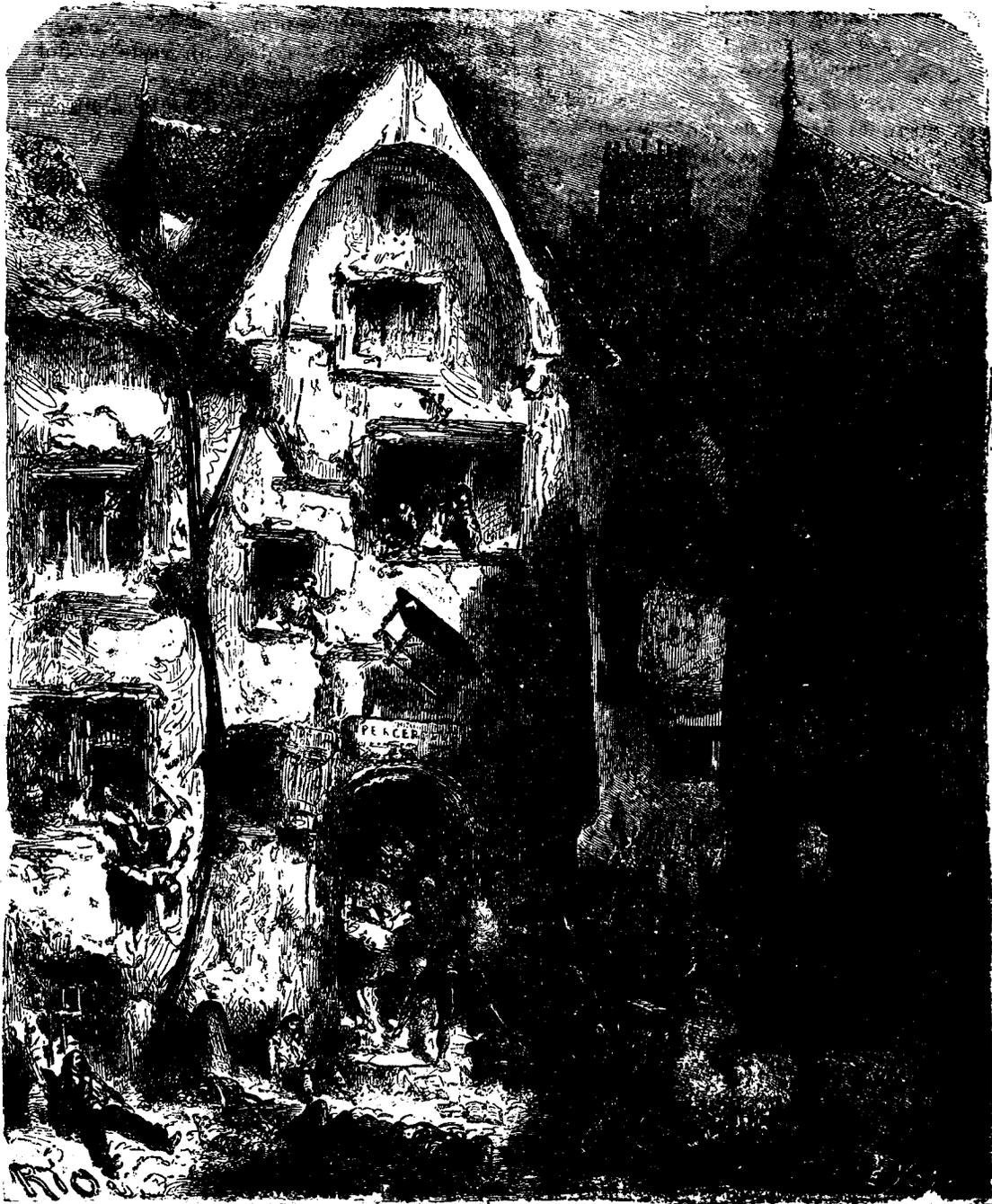
Un an.....	\$1.50 c.
Six mois.....	75
Quatre mois.....	50
Deux mois.....	25

Strictement payables d'avance.

**NOUVEAU FEUILLETON**

{ Nous commencerons dans quinze jours un grand roman intitulé

**L'ABBAYE DE GARROW**



... Le mobilier lancé par les fenêtres. (Page 162, col. 1.)

# La Forêt de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

## CHAPITRE XXXIII

Le récit de Marie-Jeanne.

Elle était en effet bien changée, Marie-Jeanne.

L'horrible épreuve à laquelle elle avait été soumise, l'affreuse alternative où elle s'était trouvée de livrer son mari ou de laisser égorger son enfant lui avait donné une de ces secousses terribles qui vous remuent et altèrent jusqu'aux dernières fibres de l'être. Tout son sang s'était glacé; en quelques heures ses cheveux avaient blanchi, elle était devenue méconnaissable.

Muet de stupeur et d'effroi, puis fou de douleur, Du Cantel, à la vue des ravages que le malheur avait faits sur sa chère Marie-Jeanne, à l'annonce du dernier coup qui le frappait par la disparition de sa Jeannette adorée, sentit un moment son courage sombrer dans cet abîme d'infortunes.

Il ferma les yeux et plia en quelque sorte sous la fatalité inexorable qui l'écrasait.

Mais l'indomptable énergie de ce tempérament de fer devait vite réagir contre les coups du sort, si multipliés et si effroyables qu'ils pussent se montrer.

Le sang qui s'était comme retiré de ses veines, lui afflua bientôt au cœur et au cerveau, et d'un élan subit il se jeta dans les bras de Marie-Jeanne qu'il étreignit sur sa puissante poitrine.

— Marie ! chère Marie ! fit-il d'une voix brisée d'émotion. Dans quel état je te trouve ! et dans quelle affreuse circonstance !

A ce contact, la jeune femme éprouva le choc d'une émotion profonde.

Elle tressaillit violemment ; son cœur reconnut la voix chérit qui frappait ses oreilles ; sa raison parut remonter du gouffre où elle s'était en quelque sorte perdue ; de ses yeux disparut l'expression d'égarement qui avait épouvanté Du Cantel ; un sanglot tordit sa gorge ; un flot de larmes jaillit de ses paupières ; son visage se pencha sur la poitrine de Noël, et l'immense douleur de ces deux êtres aimants se confondit dans un embrassement convulsif.

Cette muette étreinte, durant laquelle on n'entendait que les gémissements de Marie-Jeanne, pénétrait d'émotion tous les assistants et faisait couler de tous les yeux des larmes silencieuses.

Enfin Du Cantel s'arrachant des bras de la jeune femme :

— Viens ! viens ! dit-il, en l'entraînant hors de son affreux cachot, tu me raconteras toutes tes souffrances, tous nos malheurs. Tu me diras comment on t'a arraché notre pauvre Jeannette ; il faut retrouver notre enfant ; il faut punir les ravisseurs, il faut venger tant d'infortunes !

Du Cantel, soutenant sa malheureuse femme dont un de ses bras entourait la taille, reprit le long et ténébreux chemin qu'il avait parcouru.

Il fit ouvrir sur son passage tous les cachots. Ils regorgeaient de prisonniers. Dans ces longs couloirs souterrains on n'entendait à droite et à gauche que lamentations, plaintes amères, bruits de chaînes, râles de mourants.

Les victimes du fisc pourrissaient littéralement dans la boue, privées d'air et de nourriture, au milieu de choses immondes, qui exhalaient une puanteur abominable.

Beaucoup d'entre ces malheureux n'eurent pas la force de se lever pour marcher vers la liberté.

D'autres étaient comme hébétés, regardant avec effarement leurs libérateurs.

Du Cantel pénétra dans un vaste cachot qui renfermait plusieurs prisonniers.

C'était là qu'on enfermait les récalcitrants, ceux qui osaient protester contre les affreux traitements dont ils étaient l'objet.

Une série de gros pitons étaient scellés à la voûte de cette salle ; à chaque piton pendait une courte chaîne terminée par un collier de fer.

Le prisonnier qui avait encouru les sévérités du geôlier était amené là, dans une véritable salle de supplice.

On lui passait le collier au cou, et on le laissait là plusieurs jours, souvent même on l'y oubliait.

Le patient ne pouvait ni se coucher, ni même s'asseoir.

Tout au plus pouvait-il atteindre de la main l'épouvantable nourriture qui formait alors l'ordinaire des détenus.

C'est dans cette position horrible qu'il devait vaquer aux besoins même les plus secrets de la vie.

Mais ce qu'il y avait de plus atroce, c'est que les colliers étant tous placés à la même hauteur, certains prisonniers de petite taille étaient obligés de se tenir péniblement sur la pointe des pieds ; quelques-uns étaient littéralement pendus.

Il y avait dix condamnés dans cet enfer, lorsque Du Cantel y pénétra, et parmi eux trois cadavres.

A la vue de tant d'horreurs, Du Cantel et ses hommes sentaient leur cœur se soulever. Leur indignation était immense et dans leur âme s'amassaient de sinistres fureurs, qui devaient éclater en terribles répressailles.

Le héros de Malaunay confia à sa troupe le soin de prodiguer des secours à tous ces infortunés.

On donna des armes et l'on enrôla dans l'armée de souffrance les plus valides et ceux qui avaient au cœur l'indomptable désir des revendications.

Ce devoir accompli, Du Cantel se rendit dans l'appartement du gouverneur de la prison où Marie-Jeanne avait été conduite.

La douleur de la jeune femme se manifestait encore, vive et profonde, par la pâleur et l'abattement de ses traits, par sa morne attitude, le sombre désespoir qui se lisait dans toute sa personne.

Sa Jeannette était perdue !

Petit-Pierre aussi avait été enlevé.

Ah ! les misérables qui avaient accompli ce forfait avaient bien qu'ils frappaient au cœur leur ennemi !

Du Cantel était pourtant parvenu à dominer son émotion.

Il s'assit près de sa femme et lui prenant dans les siennes ses deux mains inertes et glacées :

—Chère Marie-Jeanne, du courage ! dit-il, avec une expression de conviction sincère ; ne pleure plus ; nous retrouverons notre enfant, j'en ai la certitude.

—Non, dit la mère ; le ciel nous accable ; tant de malheurs fondent successivement sur nous, que je n'es-père plus rien.

—Notre Jeannette n'est pas morte ; il faut vivre pour elle ; vivre pour la sauver.

—Où est-elle ? où la trouver ? fit Marie-Jeanne en levant les yeux au ciel, avec une expression d'impuissance.

—Tu vois que nous avons déjà accompli de grandes choses. Bien d'autres nous sont possibles. J'ai sous mes ordres des hommes vaillants et dévoués. Espère, amie, espère tout de notre courage. Il ne faut pas nous abandonner nous-mêmes. Le devoir, le saint devoir d'épouse et de mère te commande de surmonter ta douleur et de te raidir contre toute défaillance. Voyons, raconte-moi comment le malheur est arrivé. Est-ce ici, dans cette infâme prison, est-ce durant la route qu'on a enlevé les enfants ?

—Nous venions d'entrer à Rouen, après une marche longue et pénible. Les terribles angoisses par lesquelles j'avais passé avaient brisé mon cœur et épuisé mes forces. Petit-Pierre se traînait à côté de moi, s'accrochant aux plis de ma robe. Je tenais notre petite Jeanne dans mes bras qui la serraient convulsivement contre mon cœur. L'enfant pleurait, elle avait faim ; plusieurs fois je voulus m'arrêter quelques secondes, pour lui donner le sein ; mais les soldats me poussèrent brutalement en avant.

—Les infâmes ! murmura Du Cantel.

—Je serais tombée sous leurs coups, si quelques-uns de nos compagnons d'infortune ne m'avaient soutenue.

—C'est affreux !

—La population de Rouen était indignée de la conduite de nos bourreaux. Des personnes charitables osèrent franchir la ligne des soldats et prodiguer des secours à tous ceux qui m'entouraient. Quant à moi, j'étais absolument sans force. Un voile s'étendait sur mes yeux ; je sentais tout tourbillonner autour de moi ; la sueur me perlait au front ; mes jambes fléchissaient. Mes bras seuls avaient assez d'énergie pour porter notre enfant.

—O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Du Cantel qui dévorait ses larmes.

—J'étais comme insensible. Pourtant il me sembla qu'une main me déliait les bras. D'un effort, je rouvris les yeux, je poussai un cri terrible. Une forme vague s'enfuyait emportant ma Jeannette et entraînant Petit-Pierre. Je tombai inanimée sur le sol. Quand je revins à moi, j'étais seule dans le tombeau obscur dont tu es veau m'arracher.

Un silence entrecoupé de sanglots suivit ce récit.

Du Cantel était devenu sombre et farouche. Ses yeux étaient secs maintenant ; de fauves lueurs les traversaient.

—Oh ! Marie-Jeanne, je te le jure, s'écria-t-il en se redressant soudain, je massacrerai tous ces bandits, j'incendierai tous leurs repaires, je sèmerai partout la ruine et la mort, jusqu'à ce qu'on m'ait rendu mon enfant.

## CHAPITRE XXXIV

### La Tour de la Grosse Horloge.

Le lecteur doit se rappeler que le jeune lieutenant à qui avait été confié la garde de la porte par où Du Cantel et ses hommes avaient pénétré dans Rouen, avait remis le commandement du poste à son sergent, et était allé passer la soirée chez une jolie fille dont était éperdument épris son jeune cœur de dix-huit ans.

Les nobles naissaient officiers à cette époque. Ils obtenaient une lieutenance ou achetaient une compagnie, sans passer par les grades inférieurs. La naissance, la faveur du roi, ou le caprice d'une courtisane suffisaient pour faire nommer un général en chef, n'eut-il que vingt ans ; et le hasard de ces préférences pouvait favoriser un Condé ou un Soubise et amener la victoire de Rocroi ou la défaite de Rosbach.

A plus forte raison pouvait-on être lieutenant à dix-huit ans. Ce n'est pas que nous blâmons la jeunesse dans un chef, s'il a le mérite ; nous avons vu nos généraux imberbes de la première République étonner et vaincre les vieux généraux de l'Europe. L'audace est l'apanage des jeunes, et c'est surtout sur les champs de batailles que la fortune favorise les audacieux.

Ce jeune officier de dix-huit ans se nommait Gaston de Beaulieu. Nos lecteurs n'ignorent pas ce nom. Ils l'ont vu figurer au début de cette histoire, dans le prologue. Ils doivent se rappeler le terrible duel dont furent témoins les taillis de la forêt de Bondy et dont nous avons raconté les sanglantes péripéties. Nous devons dire aussi, pour l'intelligence de ce récit, que nous avons fait un saut en arrière et que les événements qui se déroulent dans cette partie, sont antérieurs d'une vingtaine d'années à ceux qui se passaient au début de cette histoire.

Gaston de Beaulieu était alors un beau jeune homme mince, élancé, d'une taille élevée, plein d'élégance et de désinvolture, présentant enfin tous les dehors d'un gentilhomme de haute maison.

Avide de plaisirs, lancé dans les aventures galantes, avec toute la fougue d'un tempérament de feu, avec toute la licence d'un grand seigneur et les facilités d'une grande fortune, il avait déjà rempli Paris de ses folles amoureuces, lorsque son père, le duc de Beaulieu, obtint pour lui une lieutenance dans le régiment de Bourdie et le fit partir pour Rouen où tenait garnison une compagnie dans laquelle il devait entrer.

Le duc de Beaulieu était d'autant plus porté à éloigner son fils que, veuf depuis quelques années, il s'était amouraché d'une jeune fille d'une grande beauté, mais de peu de fortune quoique de haute naissance.

Le duc avait alors quarante ans. C'était encore un assez beau cavalier, bien que sa taille commençât à s'épaissir. Il avait grand air ; son immense fortune, son titre de duc et pair, sa faveur à la cour lui donnaient cet aplomb, cette suffisance qui procurent toute liberté à l'esprit et permettent d'éblouir facilement les inférieurs.

Le duc de Beaulieu qui était fêru de la jeune fille qu'il désirait épouser, ne voulait pas garder auprès de lui un grand garçon qui le gênait et qui aurait pu contrarier ses projets amoureux.

Gaston de Beaulieu avait du reste obtenu quelque compensation à cet exil. Son père lui avait permis de puiser largement dans sa bourse, et il en usait et en abusait, émerveillant ces camarades de régiment par l'éclat de son luxe, par son train ruineux, par son jeu effréné, par les fêtes éblouissantes qu'il donnait et dont la reine était la belle, la superbe Zélida, magnifique créature que le jeune marquis avait tirée de la cabane d'un pêcheur, avait débarbouillée, splendidement attifée des plus riches toilettes et à qui il avait donné un petit hôtel et dix domestiques.

Voilà pourquoi, Gaston de Beaulieu, follement épris de Zélida, n'avait pas craint de désertir son poste et de quitter le camp de la porte Saint-Guillaume pour aller voir son amante. Il ne devait revenir que le lendemain, la garde ne devant être relevée que dans quarante-huit heures.

Elle était splendide de formes, cette fille de pêcheur que Rubens eût enviée pour modèle. Sa peau blanche et mate, ferme et pure de lignes, comme du Carrare taillé par la main d'un grand artiste, ses lignes fines et onduleuses, la démarche à la fois altière et gracieuse, l'œil noir, noyé d'amour, comme ses terres surchauffées que le soleil fait rayonner, la bouche d'un rose vif, riant volontiers et laissant voir des perles plus éclatantes que celles pêchées au fond du golfe Persique, des cheveux qui pouvaient l'envelopper tout entière comme un soyeux et opulent manteau noir, telles étaient les qualités physiques de cette belle hétéraïre qui avait un peu de cœur et presque de l'esprit. Un oiseau rare dans ce monde-là.

On doit comprendre d'après cette esquisse la puissance impérieuse de l'amour de Gaston, qui en était à aimer pour la première fois.

Gaston était paresseusement étendu sur un canapé.

—Chère Zélida ! que vous êtes belle !

—Qu'importe, que je sois belle, monsieur, fit Zélida avec une moue adorable, si vous ne m'aimez pas.

—Ne pas t'aimer ! chère amie.

—Quand on aime bien quelqu'un, on se souvient des promesses qu'on lui a faites.

—Tu y reviens...

—Oui, monsieur, et je vais vous rafraîchir la mémoire, puisque vous êtes si oublieux.

—Parle vite alors, et si la chose est possible, je la ferai ; si elle est impossible...

Zélida eut un froncement de sourcil.

—Je la ferai tout de même, répondit le jeune marquis.

A son âge, il n'y a en effet rien d'impossible.

Zélida n'était pas méchante, nous le répétons ; mais elle était gâtée par son jeune amoureux qui allait au-devant de tous ses caprices, et elle s'étonnait et s'irritait quand on lui ripostait.

—Alors, mon chéri, tu es tout à fait gentil, fit-elle. Eh bien ! tu m'as promis de me mener cette après-midi dans une maison d'un de tes amis, qui donne sur la place du Marché.

—Ce n'est que ça ?

—Tu m'as dit que ce serait très curieux.

—Quoi ? L'exécution de ces bandits et celle de ce scélérat de Du Cantel ?

—Oui, tu m'as dit que les fenêtres de la maison de ton ami se trouvaient juste en face du pilori ; je n'ai jamais vu de supplice, ce doit être bien intéressant.

—Tu le verras, ma mignonne, tu le verras.

—Ah ça ! mais ce Du Cantel est-il pris ?

—Il paraît qu'il est terrible.

—On est allé le cueillir hier soir dans sa retraite. Deux compagnies ont été désignées pour cela. Il doit être enfermé à cette heure dans quelque basse fosse du donjon.

—Dépêchons-nous ; je ne veux rien perdre de ce spectacle.

Nous le répétons encore, Zélida n'était pas méchante. Mais venue à une époque de barbarie et de ténèbres, elle n'avait reçu aucune instruction ; elle avait mené dans son enfance l'existence dure et grossière des filles de la plus humble extraction. Tout d'un coup, elle s'était vue portée par la puissance de sa beauté, à la situation de favorite d'un riche seigneur, qui la comblait de présents, l'entourait de luxe, de bien-être, d'opulence. La tête lui avait tourné ; l'égoïsme était entré dans son cœur ; elle croyait, comme on dit, que c'était arrivé ! Tout lui était dû, du moment qu'on ne lui refusait rien.

Elle avait pourtant quelque sensibilité ; elle n'aurait pas vu sans verser des larmes faire souffrir un chien, ou arracher les ailes d'un papillon.

Elle se réjouissait à l'idée d'aller voir écarteler des malheureux condamnés !

C'était du reste dans les mœurs de l'époque.

Du temps de Racine, les nobles désœuvrés allaient voir, pour se distraire, donner la question et mettre à la torture.

—Bah ! cela fait toujours passer une heure ou deux."

Zélida, heureuse de la promesse que venait de lui faire Gaston de Beaulieu, sonna sa femme de chambre pour se faire habiller.

Philippette, c'était le nom de la servante, était fort experte en l'art d'attifer une élégante.

Elle coiffa merveilleusement sa maîtresse, en lui ondulant son opulente chevelure en boucles gracieuses, surmontées d'un riche diadème. Elle lui appliqua avec

art sur les joues quelques assassins qui faisaient ressortir la blancheur de la peau.

On appelait assassins, de petites mouches noires qui formaient comme des grains de beauté et assassinaient les cœurs par l'attrait vainqueur qu'elles prêtaient au visage. Enfin elle lui passa une robe, chef-d'œuvre des fées parisiennes, couleur *tourterelle amoureuse*, ornée sur le devant de magnifiques broderies en point de Venise. Elle était rayonnante de beauté, cette fille, splendide, et en se voyant tout entière dans sa psyché elle put s'adresser à elle-même un sourire d'orgueil.

—Faites mettre les chevaux au carrosse, ordonna-t-elle à la servante, dès que sa toilette fut achevée.

Gaston admirait sa triomphante amie dont la physiologie changeante, avait pour lui des aspects nouveaux et offrait un charme en quelque sorte renaissant.

—Allons, votre bras, monsieur, fit Zélida en avançant une main adorable.

De Beaulieu enivré restait immobile, comme en extase.

—Partons ! fit-elle en lançant un dernier regard à sa psyché.

En ce moment un son de cloche retentit non loin de la demeure de Zélida, et troubla l'air de ses vibrations puissantes et prolongées.

La jeune fille tressaillit.

—Qu'est-ce donc ? demanda Gaston étonné.

—Cette cloche !

—Eh bien ! fit Gaston, c'est la voix de bronze de quelque église qui appelle les fidèles à la messe ou à quelque cérémonie.

—Non ; c'est la cloche de la tour de la grosse horloge.

—Que nous importe !

—Mais c'est le tocsin ! dit Zélida avec effarement. N'entends-tu pas ces coups furieux et répétés ? Ce bruit est entendu de partout à Rouen.

—Qu'est-ce que ça me fait qu'on l'entende de partout ? objecta Gaston en haussant les épaules.

—On voit bien que tu es étranger à Rouen. Mais ne sais-tu pas que ces appels retentissants vont soulever tous les bourgeois de la ville ; ayant une heure plus de trente milles hommes en armes seront maîtres de la place.

—Tiens, tiens, entends-tu ? tout le monde se précipite dehors.

Gaston de Beaulieu s'élança vers la fenêtre du boudoir.

—Ne te montre pas ! fit Zélida en le retenant et en tirant les rideaux pour le cacher.

—Mais qu'ai-je à craindre ? demanda le jeune homme de plus en plus étonné.

—C'est une émeute de bourgeois ; cette cloche sonne l'appel aux armes. Depuis longtemps la révolution couve dans Rouen ; Philippette m'en avait avertie. La population est furieuse, exaspérée contre les nouveaux décrets... Tu es officier, si l'on t'aperçoit à cette fenêtre on ferait le siège de la maison et tu serais massacré. Mais je vais te cacher.

—Me cacher ! Et mon devoir ?

—Ton devoir ?

—Oui ; sans doute on va attaquer la garnison ; mes soldats, mes camarades sont en danger, je cours.

—Mais ils te tueront !

—Ces manants ! fit Gaston avec un rire de souverain mépris. Allons donc !... à la première décharge de la troupe, ils fuiront comme des lièvres.

—Oh ! tu ne les connais pas ! Ces moutons deviennent terribles quand ils sont enragés.

—Bah ! tes moutons, nous leur tondrons la laine de si près que la peau en sera entamée, et nous leur tondrons la tête, s'ils crient trop fort. Mon épée !

—Tu ne partiras pas !... Vois : la rue est pleine d'hommes armés de piques, le front couvert du casque de fer. Ils vont te massacrer.

—Ah ! j'ai trop tardé, mon régiment m'attend, je cours.

—Philippette, ferme les portes, ne le laisse pas sortir, au nom du ciel ! je ne veux pas qu'on me le tue.

Et elle se cramponna désespérée à son amant.

Celui-ci, d'un effort vigoureux, se débarrassa de la jeune fille, s'élança vers la fenêtre qu'il ouvrit et se précipita dans la rue.

Il n'y avait qu'un étage à franchir. Gaston tomba sur ses pieds, et l'épée à la main, prit sa course vers son poste.

La cloche retentissait toujours, couvrant la ville du bruit de sa voix formidable et jetant partout la rumeur, l'effarement, excitant sur tous les points la levée en masse des ouvriers et des bourgeois.

## CHAPITRE XXXV

A sac ! A sac !

Si vous allez à Rouen, vous ne manquerez pas de visiter son magnifique Palais de Justice. A quelques pas de cette merveilleuse construction, se trouve la vieille tour du Beffroi, jetée comme un pont massif en travers de la rue de la Grosse-Horloge.

—Commencée en 1389, elle fut achevée en 1398. L'arcade qui porte le double cadran de l'horloge fut construite sur l'emplacement d'une des portes de la ville, la porte Massacre. La sculpture que l'on voit sous la voûte représente un berger au milieu de son troupeau ; il ramène une de ses brebis au bercail. Au pied de la tour se trouve la plus ancienne fontaine de la ville, alimentée par les eaux de la source des Gaules ; elle commença à couler le 4 octobre 1250.

—Que de fois du beffroi de cette tour partit le signal qui appelait aux armes les hommes de la commune, toujours prêts à coiffer le pot de fer et à marcher la pique au poing, contre quiconque portait la main sur leurs privilèges, contre leurs voisins les sires de Bloisville, de Canteleu, du Mesnil-Raoul, voire contre les troupes du roi, ainsi que nous venons de le voir !

—Aujourd'hui, chaque soir, le beffroi sonne le couvre-feu, dernier souvenir d'une coutume féodale que Guillaume le Conquérant mit en vigueur dans la ville de Caen ; c'était le signal de l'heure à laquelle chaque cita-

din devait se renfermer chez lui avec sa famille, et cela non moins pour éviter les brigandages nocturnes que pour ne point inquiéter l'autorité.

"La voix de ce beffroi, si redoutable jadis, est la bienvenue maintenant. Au milieu des veillées elle apprend au travailleur qu'il est neuf heures."

C'est cette cloche de la tour de la Grosse Horloge, dite cloche d'argent, qui venait de soulever la population rouennaise.

Les citoyens, armés de piques, s'étaient rendus en foule à la place du Marché.

Là, ils avaient trouvé, rangés en batailles autour du pilori, trois troupes étrangères, arrivées pendant la nuit et durant la matinée :

Les hommes de Du Cantel, commandés en sous-ordre par Des Mondrins et le grand Louis ;

La bande de Boidrot, dit *colonel des Plombs*, paysans à l'aspect farouche, armés des dépouilles des divers postes qu'ils avaient enlevés ;

Enfin la troupe d'un autre chef nommé *Les Sablons* ; ceux-ci étaient pour la plupart de rudes pêcheurs, au teint basané, aux membres musculeux, marchant pieds nus et montrant à découvert le bas de leurs jambes hâlées.

Ces deux dernières bandes arrivées pendant la matinée aux portes de Rouen, avaient trouvé tous les postes occupés par les hommes de Du Cantel qui avaient fraternisé avec eux et s'étaient empressés de leur ouvrir passage.

En débouchant sur la place du Marché, les bourgeois de Rouen avaient été très-étonnés d'y trouver la position occupée par des troupes étrangères.

Mais Du Cantel, montant sur un des degrés du pilori, jeta de sa voix tonnante une ardente allocution, demandant l'union du peuple, de la bourgeoisie et des paysans, pour résister à l'oppression et à la tyrannie qui pesaient sur la Normandie.

Son éloquence, le souvenir de ses merveilleux exploits enlevèrent tous les suffrages. Une immense acclamation accueillit la fin de son discours.

De trente mille poitrines partirent ces cris : "Vive Du Cantel ! A bas la gabelle ! A mort les soldats du fisc ! Sus ! Sus ! A sac ! A sac l'hôtel de la ferme !"

Dès ce moment-là, Du Cantel était bien réellement le général de l'insurrection.

Notre héros fit un geste puissant de la main et commanda le silence à cette nombreuse armée.

—Vous allez vous élanter contre les ennemis du peuple, s'écria-t-il. Mais avant, il y a ici un grand exemple à faire. Un misérable, un traître a vendu ses frères et a occasionné les plus horribles malheurs ; c'est ici, à cette place ordinaire des supplices, qu'il va expier son crime.

—Mort aux traîtres ! cria la foule.

Au même instant un mouvement se produisit à l'une des extrémités de la place. Un long murmure s'éleva dans les airs ; les rangs des soldats s'ouvrirent et un lugubre cortège s'avança vers le pilori.

Le bourreau marchait en tête, vêtu de sa cape rouge, armé d'une énorme barre de fer.

Derrière lui se traînait effaré, livide, hideux, cet être

informe, dont l'âme était aussi contrefaite que le corps, Lafouine que l'on conduisait au supplice.

Les mains liées derrière le dos, fléchissant à chaque pas, la poitrine soulevée de sanglots, les yeux éperdus, les cheveux hérissés, claquant des dents, il était en proie à la plus affreuse épouvante. Le misérable pleurait et l'on pouvait voir les larmes bondir sur la proéminence de sa poitrine déformée. Abîmé, anéanti dans sa peur, il n'entendait pas les paroles de consolation que lui adressait un moine de la Passion qui marchait à ses côtés, et l'exhortait à implorer le pardon de Dieu.

Il avait été condamné, le matin même, à être roué et rompu vif par une sorte de conseil de guerre, composé de Des Mondrins, de Boidrot, de Les Sablons, de la Brigandière, de Turgot-les-Pilliers, ces deux derniers chefs de bandes dans le corps du colonel des Plombs.

— La suite au prochain numéro. —

## AVENTURES TRAGIQUES

# D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET

Pièce satirique arrangée

Par LAURENT

NICAISE.—Et j'ai dit que c'était le petit gosse du suisse qui avait fait le coup.

TROUILLOTTE.—Alors on l'a chassé de l'école ?

NICAISE.—Non pas, c'est moi que le frère a fait chasser.

TROUILLOTTE.—Naturellement ! Ces cléricaux ont une telle partialité !

NICAISE.—Là-dessus j'ai écrit une lettre au conseil où j'accusais le frère d'avoir jeté des pois fulminants dans la classe, afin d'avoir un prétexte pour me chasser.

TROUILLOTTE.—Oh ! le brave garçon ! Mais a-t-on ordonné une enquête ?

NICAISE.—Sans doute, seulement on a décidé que, dans l'enquête, on ne croirait ni le frère, ni ses amis, parce qu'ils étaient intéressés dans la question, ni les élèves parce qu'ils pouvaient avoir été intimidés.

TROUILLOTTE.—Qui donc a-t-on crû ?

NICAISE.—Moi.

TROUILLOTTE.—Oh ! le brave garçon ! On a sans doute chassé les frères ?

NICAISE.—Oui.

TROUILLOTTE.—Ainsi, c'est toi qui as fait cela à toi tout seul.

NICAISE.—A moi tout seul.

TROUILLOTTE.—Tu es un héros, Nicaïse ! Puisque tu es si entendu aux affaires de la libre pensée, tu pourras peut-être m'aider dans mes plans de vengeance contre Coquemard.

NICAISE.—Tout à votre service. Quel est donc cet odieux clercal ?

Voir à partir du n° 9.

TRUILLLOTTE.—Un faux frère ; un renégat de la libre pensée, un étudiant en médecine qui professait autrefois, comme nous, le plus pur athéisme. La société de la "Pipe Culottée" trop confiante, hélas ! l'avait envoyé à Pont-aux-Choux pour y prêcher contre Dieu et en faveur du singe.

NICAISE (*surpris*).—Du singe ?

TRUILLLOTTE.—Oui, du singe ! Qu'as-tu donc à faire l'étonné ? Ne sais-tu pas que, depuis le jour où l'on a supprimé Dieu, il a fallu chercher une explication nouvelle au problème de l'origine humaine ? Et cette explication, c'est le singe. Nous avons décidé de l'adopter pour père.

NICAISE.—Quoi ! vous avez imaginé de descendre des singes ?

TRUILLLOTTE.—Oui, c'est un bon tour à jouer aux dévots.

NICAISE.—Alors, Jocko, ce grand singe qui est venu de Paris avec moi, serait mon cousin ?

TRUILLLOTTE.—Oui, et si je l'ai fait venir, c'est pour le transformer en homme.

NICAISE.—Vous pensez y réussir ?

TRUILLLOTTE.—Je l'espère ; que dis-je ? j'en suis sûr ; et ma certitude est fondée sur les indications scientifiques les plus positives. Car, si les singes ont pu autrefois se transformer en hommes, ils le peuvent encore aujourd'hui.

NICAISE.—Oui ; mais avec le temps,..... à la longue !

TRUILLLOTTE.—C'est en effet ce que dit Darwin ; seulement on lui a répondu avec raison que la longueur du temps n'y faisait rien, puisque les animaux n'ont pas changé depuis trois mille ans. Donc si la transformation n'est pas une affaire de temps, j'espère transformer Jocko en quelques..... Mais revenons à Coquemard : à peine arrivé ici, il fait une première conférence contre Dieu ; mais il se met à avoir des scrupules ; il a même la sottise d'exposer ses scrupules à un vieux savant, le capitaine Marcel, cet ingénieur qui dirige la grande usine de la ville. Or, ce personnage est un odieux clérical ; on le dit savant parcequ'il a été à l'école polytechnique, et qu'il est membre correspondant de l'Institut ; mais il est impossible, puisqu'il est dévot.

NICAISE.—Bien sûr ; l'Institut est très arriérée en fait de science.

TRUILLLOTTE.—Sous l'influence de ce faux savant, voilà Coquemard qui passe armes et bagages dans le camp ennemi, qui renie le singe pour le bon Dieu.

NICAISE.—C'est une apostasie qui mériterait un châtiement exemplaire...

TRUILLLOTTE (*interrompant*).—Que j'espère bien lui donner un jour. Mais nous ne sommes pas au bout de l'histoire. Je crois vraiment que ce Coquemard est sorcier et qu'il a jeté un sort à tous les libres penseurs de Pont-aux-Choux ! Nous étions ici quatre athées : moi, d'abord, le perruquier Tamerlan, Arquebuse le limonadier, et la fleur des libres penseuses, Mlle Héloïse..... son héritière, qui, depuis..... Mais alors elle n'était ni dévote, ni bégueule.

— La suite au prochain numéro. —

## LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du n° 1.]

### DEUXIÈME PARTIE

#### LA LUTTE POUR LA VIE

#### IV

Paul ne fut pas longtemps sans mettre à exécution le projet qu'il avait formé.

Deux mois après l'entretien qu'il avait eu avec sa mère, il était à la tête d'un cabinet d'avocat consultant, pourvu d'une excellente clientèle ; il s'installa rue de Rivoli et démenagea dans un spacieux et commode appartement, au quatrième étage, prenant jour sur le jardin des Tuileries, tous les bibelots qui ornaient son petit entresol du boulevard Maiesherbes.

Georges de Vaubertin vint le voir quelques jours après son installation.

—Maintenant,—dit-il, que te voilà en route pour la fortune,—laquelle ne peut manquer de venir,—je reviens à mon idée : marie-toi.

—Je n'aime personne... tu le sais...

—Patience...

La première fièvre du travail empêcha Paul d'y songer, jusqu'au jour où le hasard des relations le conduisit dans une soirée, chez madame Fargeas de Montfaure, la femme du banquier-député : il y fut vivement ému par la vue d'une jeune fille, Adrienne, fille du marquis Terracini, mort deux ans auparavant.

Adrienne était reine de Paris, en ce moment-là, et nulle ne pouvait rivaliser avec elle en étrangeté séduisante.

Son teint était d'une pâleur mate, elle avait des cheveux couleur de bronze, avec des reflets d'or rouge, des yeux noirs, au regard profond, languissant et veloutés.

Elle était grande, élégante, portait haut sa tête fine aux lèvres un peu dédaigneuses, ce qui faisait croire qu'elle était dure et impérieuse, gâtée par sa beauté souveraine et méprisante les autres.

On se trompait, pourtant. Elle était bonne, douce et modeste.

Paul, après l'avoir vue, en devint follement épris, et se fit présenter par Georges partout où il eut chance de la rencontrer.

Il avait interrogé Vaubertin sur la jeune fille.

Celui-ci connaissait les tenants et aboutissants de toutes les personnes qu'il fréquentait.

Il n'eut pas de peine à renseigner son ami.

—Tu n'as pas mauvais goût. Elle est jolie. Le marquis Terracini est d'une vieille famille napolitaine. Il était pauvre et on l'a soupçonné d'avoir épousé sa femme un peu par spéculation. C'était son affaire. Il est mort. La mère est française, originaire de la Bourgogne, je crois... où le père possédait les forges importantes connues de toutes la France, les forges de Chalambot. Grosse fortune, comme tu vois. Du reste, je puis te con-

devoir facilement chez la marquise... Elle est fort aimable... Elle reçoit beaucoup et donne des fêtes dont tout Paris s'occupe... Elle vit avec son père, le maître de forges, Jacques Révéron, mais tu verras rarement celui-ci, qui n'aime pas le monde et ne se montre guère... Je ne l'ai aperçu, pour ma part, que deux ou trois fois... et je ne lui ai jamais adressé la parole... On le dit triste et peu causeur... Quant à Adrienne, tu la connais, je n'ai pas besoin de te dire que tu n'es pas le premier auquel elle a fait tourner la tête... Et je souhaite vivement que tu fasses tourner la sienne... Elle a refusé jusqu'ici toutes les propositions les plus brillantes... Cela prouve que son cœur est libre... Bonne chance, ami !

L'existence de Paul fut, dès lors, emplies par la fièvre et l'inquiétude.

Sa pensée se reportait vers Adrienne constamment et sa mère, en le voyant ainsi, crut à de nouvelles idées noires, s'imagina que, revenu à son premier projet, son fils voulait enfin l'exécuter.

Elle s'en ouvrit à lui, franchement.

Et elle fit bien, car il la tranquillisa d'un mot.

—Non, je ne suis pas triste, ma bonne, mais seulement préoccupé. Et puisque tu as deviné que j'avais un souci, je vais t'en avouer le motif. Je suis amoureux, amoureux à perdre la tête et malheureux parce que celle que j'aime ne pensera jamais à m'aimer...

Et Albine, dans sa fierté de mère :

—Elle est donc bien belle, et bien riche ?...

—Hélas ! oui, elle est tout cela... Mais fût-elle moins jolie, eût-elle moins de fortune, mes chances n'en seraient pas plus grandes... Que suis-je, moi ? Rien...

—J'ai entendu dire que le monde a changé, mon enfant, et qu'il n'y a plus d'obstacle au bonheur d'un homme, lorsque cet homme est intelligent, honnête et bon.

—Paroles que tout cela, discours creux.

—Lui as-tu dit, à cette jeune fille, que tu l'aimais ?

—Non. Crais-je seulement !... Je me sens devant elle faible et timide comme un enfant... J'arrive avec des grandes résolutions, et tout cela s'effondre, s'évanouit quand elle me regarde... Ah ! je l'aime, va... et comme je comprends que l'amour peut bouleverser toute une vie !...

—Laisse-moi te conseiller, mon fils, bien que je ne sois qu'une pauvre femme... moi que tu vois vieille et laide, j'ai été très belle aussi et j'ai souffert d'amour... j'ai donc un peu d'expérience...

—Parle, ma bonne, ta voix et ton sourire me redonnent du courage... Quel conseil ?

—Les obstacles que tu prévois viendront surtout de la famille... à ce que j'ai compris ?...

—Et ils seront, je le crains, insurmontables.

—Eh, il n'y a point, en ces questions, d'obstacles lorsqu'on a une alliée... l'alliée qu'il te faut, c'est la jeune fille...

—Adrienne ?

—Oui, Adrienne, puisque c'est son nom. Si elle t'aime, elle t'aidera, elle t'encouragera, elle te soutiendra...

—Mais il faut qu'elle m'aime !...

—Interroge son cœur, sois franc avec elle, tu le sauras.

—Et si elle ne m'aime pas ? dit-il avec angoisse.

—En ce cas, cher enfant, je ne connais pas d'autre remède que celui de venir pleurer en cachant ta tête dans le giron de ta vieille nourrice.

—Je suivrai ton conseil ; je verrai Adrienne, je lui parlerai et je te dirai bientôt ce qu'elle m'aura répondu.

—Va, mon enfant, et je prierai pour que tu sois heureux.

A quelque temps de là, Mathilde Révéron — ou la marquise de Terracini, car c'était bien elle, Georges de Vaubertin ne s'était pas trompé — prêtait les salons de son hôtel du parc Monceau et les splendides jardins qui s'étendaient derrière à une fête japonaise donnée au profit des pauvres ; on s'était fort disputé les billets, car la fête, qui réunissait des divertissements nombreux et à laquelle des artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et des théâtres de genre donneraient leur concours, promettait d'être brillante et originale.

Vaubertin, qui avait pour Paul une véritable affection, était sûr de lui être agréable en lui procurant un billet.

Il n'y manqua pas, en effet, et Paul, très touché de l'attention, l'en remercia, les larmes aux yeux. Vaubertin sourit :

—Eh bien, dit-il, il paraît que c'est sérieux, cette fois ?

—Ah ! mon ami, cette enfant tient ma vie entre ses mains.

—Diable ! fais en sorte qu'elle ne desserre pas les doigts !

Il y eut foule à cette fête à laquelle assista le Paris élégant, raffiné, aristocratique.

Paul entra avec Vaubertin.

C'était sous le nom de sa nourrice que le jeune homme se faisait toujours annoncer : Paul Mirande...

Déjà c'était la revanche de la mère !

Malgré lui, il portait, sans le savoir, le nom qui était le sien !...

Et ce fut ainsi que Vaubertin le présenta à Révéron.

Le maître des forges de Chalambot était bien changé.

Ces vingt-cinq années écoulées depuis le meurtre de Gaspard avaient fait de lui un vieillard courbé, au visage pâle et maladif, à la barbe entièrement blanche, aux cheveux rares et blancs.

Il avait soixante-cinq ans et en paraissait quatre-vingts.

Ses yeux expressifs avaient pourtant conservé une vivacité juvénile et leur regard exprimait encore, ainsi qu'autrefois, une extrême douceur, une bonté infinie, mais énergique et sans faiblesse.

Mathilde, au contraire, paraissait encore jeune, bien qu'elle eût près de quarante-cinq ans, l'âge d'Albine ; mais quelle différence avec la paysanne !...

Tandis que celle-ci semblait, comme Révéron, avoir doublé chacune des années de sa vie, Mathilde, brune, sans une ride, élégante, la taille fine et dégagée, rivalisait encore de beauté avec sa fille.

Elle était, quoique très avenante et gracieuse, moins sympathique que le vieux Révéron.

De sa jeunesse, en effet, elle avait conservé un regret cuisant ; le souvenir de Gaspard n'était pas mort en son âme, et le meurtre de son amant, en la déshonorant, avait mis en elle une haine d'autant plus violente qu'elle était sans objet.

Contre qui cette haine ?

Contre cette fille mystérieuse, que jamais le maître de forges n'avait voulu trahir.... Cette Albine qu'elle ne connaissait pas....

Le secret d'Albine, Révéron l'avait précieusement gardé, malgré les sollicitations de sa fille, ses menaces, ses prières.

Il n'avait rien dit, l'honnête homme, parce qu'il avait promis d'abord, ensuite parce que trahir Albine, c'était la livrer à la vengeance de Mathilde, à la justice qui saurait la punir après vingt-cinq ans !....

Mathilde le lui avait déclaré : elle n'hésiterait pas à sacrifier sa situation, elle ne reculerait pas devant un scandale, pour assouvir sa haine....

Cette constante préoccupation qui n'avait pas cessé de l'assiéger, l'âge venu, avait mis dans le fond de son regard je ne sais quelle dureté, que n'adouçissait point son sourire.

L'enfant de Gaspard était mort en naissant.

Le marquis de Terracini, ébloui par sa beauté et tenté par sa fortune, avait épousé Mathilde.

Après avoir habité Naples quelques années, ils étaient venus s'installer à Paris.

C'est là que naquit Adrienne.

Au milieu des éblouissements de la fête, parmi les plus jolies femmes de Paris, Paul ne cherchait qu'un visage, celui d'Adrienne.

Elle était reine, encore ce jour-là, comme elle l'était toujours, malgré sa toilette blanche très simple, rehaussée de fleurs naturelles.

Paul put la voir et l'approcher.

Elle lui sourit. — Pouvait-elle n'avoir pas remarqué ses attentions et n'était-elle pas un peu coquette, ainsi que toutes les femmes ?

Comme on dansait, il avait prié la jeune fille de lui accorder une valse : et comme, au loin, dans un des salons où s'était établi l'orchestre, le prélude de cette valse se faisait entendre, elle prit son bras.

Paul était pâle et très ému. Son cœur bondissait. Sa gorge était contractée ; il étouffait et ses yeux troublés l'empêchant de voir, le faisaient se heurter machinalement à tous ceux qu'il côtoyait.

Dire à cette enfant, brusquement, qu'il l'aimait, la surprendre, la troubler, amener une rougeur sur ce front de vierge, il n'y songeait pas.

C'était une explication qu'il voulait avoir avec elle et que lui commandait sa loyauté.

Avait-il l'espoir d'être écouté jusqu'au bout ? Il avait cru lui plaire, dans les rares fois qu'il l'avait vue depuis quelques mois, mais de là à être aimé !...

Vaubertin les vit, passant au milieu du bal, disparaissant des salons entrant aux jardins brillamment illuminés où ils se mêlaient à la foule.

Quand il les ramontra, il souriait :

—La scène a commencé. Quel sera le dénouement ?

Adrienne et Paul causaient à voix basse, par phrases entrecoupées. Et ils n'étaient plus pâles, maintenant ; il y avait du rouge sur leur visage, autour de leurs yeux, leurs lèvres étaient sèches, et souvent ils étaient obligés de s'interrompre, parce que l'émotion que chacun des deux ressentait était trop vive.

Puis ils se séparèrent.

Vaubertin perdit Paul de vue, pendant une heure, s'informa, auprès d'amis communs, de ce qu'il était devenu ; on ne put le dire ; l'un d'eux pourtant, du Treillays, affirma l'avoir aperçu, assis à l'écart, dans l'ombre.

Et il l'avait bien remarqué, car il lui avait même semblé que le jeune homme, la tête dans ses mains, pleurait...

—Alors, elle l'aura repoussé, se dit Vaubertin... Pauvre garçon ! il fallait s'y attendre.... Difficile, cette péronnelle, après tout.

Au bout d'une heure de recherches vaines, Georges sortit avec du Treillays et d'autres, regagna le boulevard.

Ils descendirent au coin de la rue du Helder, renvoyèrent leur coupé et entrèrent au cabaret du *Lion-d'Or*.

Dans la rue, un homme s'en venait, chancelant, marchant tête baissée, les bras ballants, se parlant à lui-même et ne faisant nulle attention aux passants.

—Paul ! murmura Vaubertin.

C'était lui, en effet.

Il fut entraîné....

Il se laissa faire, machinalement.... et se retrouva, au fond de la cour de l'hôtellerie, dans un élégant salon, devant une table, sans savoir trop comment il était arrivé là..

Quand il fut éclairé par la ruisselante lumière du lustre, ils virent qu'au lieu d'être triste, sa figure semblait rayonner d'un bonheur ineffable.

Il souriait vaguement, encore isolé de ceux qui l'entouraient, suivant quelque pensée secrète, le souvenir d'un moment délicieux...

Vaubertin le fit asseoir sur un canapé, pendant que les autres sonnaient un maître d'hôtel et organisaient minutieusement un menu.

—Ah ! ça, dit Georges à voix basse en serrant la main de Paul, es-tu donc devenu fou ?

—Pourquoi ?

—On t'a vu pleurer tout à l'heure, assis à l'écart, dans les jardins de la marquise, d'où tu sors... nous venons de te rencontrer titubant dans la rue du Helder... A présent, tu me regardes comme si tu ne me reconnais pas. Avoue que tu as été accueilli durement par la belle Adrienne, qu'elle ne t'a pas laissé d'espoir, qu'elle ne t'aime pas, et que toi, pour oublier ton chagrin, tu es allé te griser quelque part.

—Ah ! mon cher ami, dit Paul, l'œil égaré, mais souriant toujours d'un sourire ineffable, comme tu te trompes ! Je ne suis pas gris, va... Je suis fou, peut-être... fou de joie.

—Ah bah ! alors c'est le contraire de ce que je croyais... Tu es aimé ?... Elle te l'a dit ?...

—Elle m'aime, elle me l'a dit... Elle m'a aimé tout de suite... comme ne moi je l'ai aimée du premier jour... Et comme je lui avonais tout, j'ai bien vu, à son regard, qu'au lieu de m'en tenir rigueur, elle m'en aimait davantage. Crois-tu qu'il n'y a pas de quoi devenir fou ?

—Si, ne te gêne pas, je t'en prie... tu dois avoir le cœur plein... épanche-toi et dis-moi toutes les bêtises qui te viendront à l'esprit. Je suis résigné.

Et Paul lui raconta ce qui s'était passé entre Adrienne et lui, citant les moindres mots de la jeune fille.

Ce devait être en sa vie un souvenir impérissable que ce premier épanchement, que ce premier aveu !

À ce moment, la table était servie ; les garçons très polis, très stylés, circulaient silencieusement.

—Messieurs, nous vous attendons, dit du Treillays.

Et Vaubertin, à Paul, avec une douce ironie :

—Toi, tu es trop amoureux, tu nous regarderas manger.

Mais Paul, riant :

—Moi, plus souvent, je meurs de faim !

Paul, malgré la gaieté qu'il affectait, avait l'esprit trop préoccupé de son bonheur inattendu, pour rester longtemps avec ses amis.

Il sortit bientôt du *Lion-d'Or*, dont les lustres s'éteignaient, un à un, dans les grands salons, et où il n'y avait plus d'éclairée que la salle où Vaubertin et les autres soupaient gaiement.

Il regagna Montmartre à pied.

Il avait besoin de mouvement, d'agitation, pour voir un peu clair dans le bouleversement de ses idées et pour apaiser la fièvre de son âme.

Et puis, il avait hâte d'être rue du Mont-Cenis parce qu'il voulait annoncer à Albine la bonne nouvelle, heureux du plaisir qu'il allait lui faire.

Albine était prévenue que ce jour-là son fils parlerait à Adrienne et elle tremblait — au fond du cœur, malgré l'orgueil maternel que lui inspiraient la beauté de Paul et sa distinction — elle tremblait que la jeune fille ne le désespérât par quelque froide et hautaine réponse.

Elle l'attendait donc et reconnaissant son pas pressé, de bon augure, dans l'escalier, lui ouvrit et anxieusement le regarda...

Il souriait toujours, la même folie de bonheur faisait luire ses yeux.

Elle ne dit pas un mot, parler était bien inutile ; elle ouvrit les bras seulement, et Paul y tomba, disant :

—Elle m'aime !... Comprends-tu ? Elle m'aime !

—Viens vite, viens me répéter ce qu'elle t'a dit, et n'oublie rien, surtout, n'oublie rien...

Et ils s'assirent tous deux sur un canapé, se tenant par la main, et Albine, penchée vers son fils, essayait de deviner chacune de ses paroles avant qu'il les prononçât, semblant boire son bonheur...

Et quand il eut fini :

—Ainsi, dit-elle, tu le vois, j'avais raison... tu as bien fait de parler... L'alliée est gagnée à ta cause... Tu es aimé... Il ne faut pas craindre maintenant de demander la jeune fille à ses parents... Il faut que la situation soit bien nette et bien franche et que tu saches tout de suite à quoi t'en tenir sur les dispositions de la mère d'Adrienne... Celle-ci ne t'en a rien dit ?...

—Hélas ! j'ai peur que ma joie ne soit de courte durée... Adrienne a fait quelques allusions à la marquise. Moi-même j'ai attentivement observé celle-ci, et je crois que nous nous heurterons, ma pauvre bonne mère, à quelque volonté impérieuse, à quelque parti pris.

Et il ajouta, d'une voix plus basse :

—Si nous ne sommes pas tout simplement repoussés et mis à la porte.

—Demain, nous irons ensemble trouver cette marquise, et nous ferons notre demande. Veux-tu ?

—Demain, soit.

Paul ne dormit guère, cette nuit-là, et le jour n'était pas levé qu'il était déjà debout.

Albine fit dire à son atelier qu'on ne l'y verrait pas de la journée.

La chose étonna profondément les ouvrières, car jamais la maîtresse ne s'était absentée depuis qu'elle avait repris la succession de madame Clinchard.

Albine et Paul attendirent l'après-midi avec impatience.

Enfin, ils partirent, en voiture.

De ces deux êtres, lequel était le plus troublé ?

Ils étaient pâles tous deux, très émus par la démarche qu'ils tenaient, et maintenant qu'ils approchaient du dénouement, ils apercevaient une multitude d'obstacles et se disaient, chacun à part soi, que cette visite, dans les conditions où elle se faisait, n'avait guère de chances de réussir.

Ce qu'ils avaient jugé très simple, leur apparaissait grand démesurément, énorme.

N'était-ce pas être fou que d'espérer être reçus seulement ?

Ils descendirent de voiture devant la grille de l'hôtel, entrèrent dans la cour finement sablée et Paul, au moment de mettre le pied sur le perron, leva les yeux machinalement...

Au premier étage une fenêtre s'ouvrait et doucement, dans l'entre-bâillement, se montrait une figure de jeune fille, aux cheveux de bronze, aux yeux profonds... et cette blanche figure souriait à Paul d'un sourire d'une ineffable bonté...

La fenêtre se referma. L'apparition s'évanouit.

—C'est elle, ma bonne mère, dit Paul... Elle nous a vus, elle a compris... elle attend et elle espère... A présent, j'irais jusqu'au bout du monde...

—Courage ! mon fils, dit Albine, courage !

Et ils montèrent.

Un laquais les reçut dans un vestibule immense, orné de tapisseries de Beauvais.

De chaque côté de l'escalier, aux rampes de marbre blanc, se tenait, appuyé sur sa lance, un guerrier japonais chargé d'armes, le visage couvert de son masque grimaçant.

Le jeune homme dit son nom : Paul Mirande, et fit prier la marquise de lui donner un moment d'entretien :

Le premier mot de Mathilde, en lisant ce nom qui lui était indifférent, fut de répondre qu'elle ne recevait pas.

Elle connaissait Paul, qui lui avait été présenté par Vaubertin quelques mois auparavant, mais peu lui importait ; et, ce jour-là surtout, elle avait défendu sa porte, voulant se reposer des fatigues de la nuit.

Au moment où elle faisait cette réponse, Adrienne entra, et, arrêtant le laquais d'un geste :

—Ma mère, dit-elle à voix basse, je vous en prie, recevez-le..... il vous apprendra quelque chose que vous ignorez et que j'allais vous dire s'il n'était pas venu.

Mathilde, surprise, regarda sa fille.

—Quoi donc ? A quoi veux-tu faire allusion ?

Et Adrienne, très simplement, alors que, pourtant, son corsage était soulevé par les battements de son cœur :

—Je l'aime !

Mathilde tressaillit, fit un geste au laquais.

—Introduisez M. Mirande.

—Une femme l'accompagne.

—Sa nourrice, dit Adrienne, qu'elle entre avec lui.

Le laquais sortit. Et Mathilde, sèchement :

—Veux-tu m'expliquer ce que tout cela signifie ?

—C'est bien simple, mère. J'ai rencontré M. Mirande dans le monde. Il m'aime et je l'aime.

—Tu trouves cela tout simple, vraiment ? Et ce monsieur vient sans doute demander ta main ?... Et il se fait accompagner de sa nourrice !... Etrange idée, tu en conviendras, et singulière démarche, en pareille compagnie.

—Ne vous moquez pas de lui, ma mère ; vous me feriez de la peine.... Il n'a jamais connu ni son père si sa mère.... et sa nourrice a été tout pour lui.... C'est elle qui l'a élevé, fait instruire à force de sacrifices....

—Tu me sembles bien instruite de ce qui le touche.

—Il m'a tout avoué....

—Et que fait-il dans le monde, ce monsieur ? On me l'a présenté comme avocat, je crois....

—Il l'est, en effet.

—Très riche, n'est-ce pas ? Car on n'aspire pas à la main d'une fille comme toi, qui a plusieurs millions de dot, sans avoir une fortune égale à la tienne....

—Très pauvre.

Mathilde resta songeuse, le regard attaché sur sa fille dont les yeux francs, un peu humides, ne se baissaient point, puis entendant Paul et sa mère :

—C'est bien, je suis renseignée, laisse-moi....

Adrienne s'éloigna et se retournant lorsqu'elle fut près de la porte, joignit les mains :

—Je vous en supplie.

Elle avait disparu quand Paul entra, suivi par Albine. Le jeune homme s'inclina profondément, et sur un geste de Mathilde :

—Madame, dit-il avec noblesse, mais non sans une émotion profonde, la démarche que nous faisons auprès

de vous, je le comprends, est en dehors des usages du monde. Vous me pardonnerez lorsque vous saurez que je n'ai point de parents — aucuns, madame — à qui je pouvais me confier et que parmi les personnes qui s'intéressent à moi, et à l'objet de cette démarche, je devais placer en première ligne ma nourrice qui m'a servi de mère et que je n'ai jamais considérée autrement....

—Je suis étonnée, en effet ; mais parlez, monsieur, ou que ce soit madame qui parle, peu m'importe.

Paul, étonné du silence d'Albine, se retourna.

Il eut un geste de frayeur.

La pauvre femme, les yeux dilatés, regardait Mathilde avec une épouvante inexprimable.

C'est qu'il lui semblait bien reconnaître cette brune figure au regard étincelant dont le souvenir, depuis sa jeunesse, était resté en son esprit.

Comment aurait-elle oublié Mathilde ?

Oui, elle la reconnaissait... elle l'avait reconnue tout de suite... l'ennemie mortelle... la rivale d'autrefois... Mathilde Révéron, la fille du maître des forges de Chalmot....

Le drame de sa vingtième année repassait devant ses yeux, palpitant.

Et ses lèvres ensanglantées par ses dents, ses mains déchirées par ses ongles, montraient ce qu'il lui avait fallu d'efforts pour ne point se trahir.

Paul, alarmé, s'empressa auprès d'elle.

—Mon Dieu, ma pauvre bonne, qu'as-tu donc ?

—Rien. Ne fais pas attention à moi, je t'en prie.... — et plus bas : — attribue mon trouble à la crainte que j'ai de te voir repoussé, voilà tout....

La marquise eut un imperceptible mouvement d'épaules et murmura :

—Cette scène est bien ridicule....

Heureusement Paul n'entendit pas. L'explication donnée par Albine l'avait tranquilisé. Il revint à Mathilde à laquelle il dit tristement :

—Vous le voyez, madame, la singularité de notre démarche ne nous avait pas échappé et nous comptions si peu être bien accueillis....

—Au moins, monsieur, m'expliquerez-vous ?

—J'aime votre fille, madame. Votre fille m'a autorisé à vous dire qu'elle m'aimait, et je vous supplie de vouloir bien m'accorder sa main.

Albine s'était dressée brusquement, avait fait un pas vers Mathilde et la considérait d'un œil effaré, terrifiée sans doute par la crainte de ce qu'elle allait dire.

—Monsieur, dit la marquise, je ne vous cacherai pas que ma fille m'avait prévenue. Ce qui ne m'empêche pas d'être surprise.... je l'avoue.... Je ne peux vous donner de réponse satisfaisante.... Je trouve Adrienne bien jeune pour songer à la marier déjà.... Elle croit vous aimer, mais qui sait si elle ne se trompe pas sur l'état de son cœur ?... Elle a eu grand tort de ne pas se confier plus tôt à sa mère.... Je verrai ma fille, je l'interrogerai.... Je suis certainement très honorée, monsieur, de votre demande.

Elle se leva, avec l'intention évidente de donner congé.

Et chose bizarre, Albine, à cet instant-là, respira lar-

gement, comme si son pauvre cœur eût été soulagé tout à coup d'un poids énorme.

C'était un refus, un refus poli que formulait Mathilde, et Albine en paraissait presque joyeuse.

Tout à l'heure elle avait mis, pour ainsi dire, toute sa vie dans cette demande de son fils....

A présent, elle avait hâte de sortir, de fuir loin de cet hôtel, de se retrouver seule avec Paul.... dans son petit appartement ignoré, là-bas....

Son fils à la fille de Jacques Révéron, l'ancienne fiancée de Gaspard de Lesguilly? Non, jamais! jamais!!

—Viens, dit-elle, en prenant le bras du jeune homme, viens.... plus tard, tu reviendras.... il faut que madame réfléchisse.... Allons-nous-en, mon fils!....

Et de force, elle l'emmena....

Il se laissa entraîner, obéissant à Albine sans réfléchir et ils traversèrent plusieurs salons avec une hâte fébrile, comme s'ils étaient pressés de sortir de l'hôtel et de se retrouver libres, en plein air.

Mais au moment où ils allaient pénétrer dans le vestibule, ils se croisèrent avec Adrienne.

Anxieuse, elle s'approcha de Paul :

—Je crois que tout est perdu, dit celui-ci tristement... votre mère m'a montré une froideur qui me désespère... j'aimerais mieux de la haine que cette froideur-là... Je vous l'avais bien dit.... quelle chance avais-je de réussir ?

Et Adrienne, aussi triste que lui :

—Ne perdez pas courage. Je verrai ma mère. Je lui parlerai. Vous savez maintenant que je vous aime. Ayez confiance en moi....

Elle se tourna vers Albine qui la dévorait des yeux et lui prenant la main, de force :

—Vous, madame, puisque vous l'aimez comme votre fils, consolez-le.... Répétez-lui tous les jours que rien ne sera perdu, aussi longtemps que je l'aimerai.... et comme je suis prête à l'aimer toujours, je le sens c'est avec l'espérance qu'il doit faire un pacte éternel.

Et elle disparut, envoyant un sourire au fils et à la mère.

—Qu'elle est belle, murmura Albine... et comment pourrait-il l'oublier jamais ?

Ils sortirent. Albine respira. Elle croyait en avoir fini avec les rencontres.

Elle se trompait.

Au moment où ils traversaient la cour pour aller rejoindre leur fiacre resté dans la rue, un homme surgit qui s'arrêta devant Paul.

C'était Révéron, le maître de forges.

Paul, qui lui avait été présenté la veille, le salua et passa outre.

Mais un mot de Révéron l'arrêta.

Quant à Albine, la vue du vieillard avait produit sur elle le même effet de syncope que la vue de Mathilde.

Elle reconnaissait Révéron comme elle avait reconnu sa fille.

Après vingt-cinq années d'oubli elle se retrouvait plongée au milieu du drame de sa jeunesse.

—Monsieur, disait Révéron au jeune homme : c'est

vous, je crois, qui m'avez été présenté hier par M. Georges de Vaubertin ?...

—Oui, monsieur, dit Paul étonné.

—Je suis vieux et ma mémoire devient mauvaise. Veuillez donc me rappeler votre nom...

Paul hésita, puis, tout à coup :

—Je n'ai pas de nom, monsieur, dit-il, je m'appelle Paul.... le nom sous lequel je me présente n'est pas le mien.

—Et ce nom ?

—Est celui de ma nourrice, Albine Mirande.

Le vieillard tressaillit, comme s'il avait reçu un coup de fouet au travers du corps.

Et il regarda longuement Albine.

Puis, très pâle et chancelant un peu, il salua Paul et sa mère et sans un mot de plus, partit.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura le jeune homme se retournant vers sa mère.

Celle-ci, comme tout à l'heure au salon, devant Mathilde, faisait de vains efforts pour se contenir, et malgré son énergie sentait qu'elle défaillait.

—Mon Dieu, ma bonne, que se passe-t-il en toi, depuis que nous sommes ici ?

—Mais rien, je t'assure, rien, dit-elle se raffermissant.

Et lui, le sourcil froncé, ombrageux, défiant :

—On dirait que la vue de la marquise et de son père t'a rappelé quelque mauvais souvenir ?

Elle eut un rire nerveux, mais ne répondit pas tout de suite, se contentant de hausser les épaules.

Ils sortirent de la cour, et ce fut seulement lorsqu'ils se retrouvèrent dans le fiacre qu'elle recouvra sa présence d'esprit.

—Quel souvenir ? dit-elle. A quoi pensais-tu donc ?

—Que sais-je ?.... Je t'ai vue trembler.

Dans l'affolement de son esprit elle trouva pourtant une réponse :

—Chaque fois qu'il est fait devant moi allusion à ton nom, mon enfant, je souffre pour toi...

Paul resta un moment soupçonneux. Mais cette explication pouvait être la vraie. Il ne pensa plus à l'incident.

Ce fut plus tard seulement qu'il devait lui revenir à l'esprit.

Il s'appuya dans le coin de la voiture et se mit à réfléchir à ce que la marquise lui avait dit, et sa douleur était tempérée par les bonnes paroles d'Adrienne.

Déjà, grâce à elle, il avait repris du courage.

—Oui, disait-il, malgré tout, elle sera ma femme.

Il avait parlé haut, et Albine l'avait entendu.

Elle venait d'abaisser une voilette épaisse sur son visage, de telle sorte qu'il n'était plus possible d'y lire, à présent, les violentes émotions de son âme. Doucement, trouvant dans son amour maternel des inflexions de voix d'une tendresse inouïe :

—Mon enfant, dit-elle, si tu crois que je t'aime et qu'en ma vie, en la tienne déjà longue, j'ai montré pour toi du dévouement... Si tu crois que jamais aucun de mes actes, aucune de mes pensées n'a été inspiré par mon affliction, ne te fâche pas de s.

que je vais te dire. Considère que c'est par crainte de malheur que je te conseille de renoncer à cette jeune fille...

—Que veux-tu dire? dit Paul d'une voix altérée.

—Pas autre chose que ce que tu entends.

—Enfin, parle, explique-toi... A cette heure, après avoir entrevu Adrienne, après avoir vu sa mère et son grand-père, pourquoi me voudrais-tu faire renoncer à ce mariage?... Faut-il que je te rappelle que tu en as accepté l'idée avec bonheur et que tu tremblais seulement de ne le voir point réussir?... J'ai besoin de comprendre pourquoi ce retour subit et cette contradiction étrange?... Il y a là quelque chose qui m'inquiète... parce que j'y sens comme une continuation du mystère qui m'entoure. J'écoute ce que tu vas me dire et je te prie de ne me rien cacher.

Mais elle se taisait, craignant d'avoir été imprudente et d'avoir laissé soupçonner son terrible secret.

Elle se mit à rire :

—Comme tu te forges des chimères ! Quels romans vis-tu donc, en imagination ? Crois-tu qu'une démarche comme celle que nous venons de faire ne suffit pas pour que moi, qui suis vieille et qui ne vis que pour toi, je découvre bien vite que jamais Adrienne ne sera ta femme ?

—Tu m'as dit toi-même il y a deux jours et je ne répète que tes paroles : " S'il y a des obstacles, crée-toi une alliée ; si la jeune fille t'aime, elle t'aidera à triompher des obstacles."

—C'est vrai, je l'ai dit : l'espérance que j'avais de te voir heureux me rendait folle. Je ne pouvais croire que toi si beau, si fier, si intelligent, tu serais accueilli par un refus. A présent, je n'espère plus.

—Eh bien, moi, je continue d'avoir confiance. Qu'ai-je à craindre, puisque je suis aimé ?

—Pauvre enfant ! murmura Albine.

Et ils ne dirent rien de plus jusqu'à la rue du Mont-Cenis.

Paul, ayant des courses à faire, garda le fiacre et laissa Albine monter chez elle.

Elle s'y trouvait à peine qu'on frappait à la porte.

Etonnée, elle retient sa respiration. Qui donc était là ? Était-ce chez elle qu'on avait frappé ?

—Est-ce toi, Paul ?

On frappa de nouveau sans répondre.

Elle ouvrit et recula, retenant un cri de surprise, en reconnaissant Révéron.

—Vous, dit-elle, vous, ici, chez moi ?

Et elle se laissa tomber dans un fauteuil, en proie à une sorte de vertige, le front mouillé, les dents s'entrechoquant d'épouvante.

Révéron resta debout devant elle.

—Nous nous sommes reconnus, dit-il, je le vois. Et cependant nous sommes bien changés tous les deux. Je crois que la souffrance ne vous a pas épargnés, vous non plus.

—Hélas ! fit-elle, sanglotant.

—Le nom de Mirande, hier, m'avait vivement frappé, lorsque votre fils me fut présenté.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! quel malheur ! disait Albine, d'une voix pareille à un souffle, et sanglotant toujours.

—Je n'eus pas le temps d'éclaircir mes soupçons, et m'adressant aux amis de votre fils—je ne voulais pas attirer sur vous et sur leur attention par des questions imprudentes... Ainsi, c'est bien vrai, vous êtes Albine Mirande et ce jeune homme est votre enfant, l'enfant de Gaspard de Lesguilly ?

—Oui, c'est la vérité ; mais, par grâce, jamais un mot jamais une allusion devant Paul, il ignore que je suis sa mère... il me considère comme sa nourrice !

Révéron tressaillit et regarda Albine avec une pitié profonde.

—Ah ! le sacrifice a été plus grand que je ne le croyais, dit-il... cette femme a souffert plus que moi.

Et plus haut :

—Je comprends, vous craigniez d'être reconnue coupable... Vous ne pouviez avouer au fils le meurtre de son père... Et plutôt que d'encourir sa haine, vous avez préféré vous priver des joies divines, des suprêmes satisfactions de votre maternité. Ah ! je vous plains !... je vous plains sincèrement... mais comment se fait-il que votre fils soit lancé dans le monde... Comment avez-vous pu, sans ressources, lui faire donner de l'instruction ?...

Il fallut qu'elle raconta sa vie, depuis ses angoisses et ses misères du début jusqu'au jour où elle avait hérité de madame Clinchard.

Mais elle passa sous silence les fautes de Paul et la perte de leur petite fortune, consacrée toute entière à payer ses dettes.

—Et que veniez-vous faire à l'hôtel, tout à l'heure ? J'ai été si effrayé de votre rencontre que j'ai craint un malheur. Je vous ai suivis aussitôt votre départ, j'ai pris une voiture et je suis arrivé en même temps que vous. Je n'aurais pu vous retrouver sans cela, puisque j'ignorais votre adresse... quel intérêt vous amenait donc chez ma fille, votre fils et vous ?

—Hélas ! monsieur Révéron, croyez bien que j'ignorais que la marquise de Terracini et votre fille fussent la même personne... Je n'aurais pas eu le courage de me présenter devant elle...

—Enfin, ma pauvre femme, le motif de cette visite ?

—C'est encore un malheur... monsieur Révéron... un grand malheur...

—Mon Dieu ! dit le vieillard alarmé...

—Adrienne, au moins, n'est pas la fille de Gaspard ?..

—Non. L'enfant de Gaspard est mort.....

—Tant mieux, murmura Albine, c'est moins horrible, mais notre malheur n'en reste pas moins grand.....

—Continuez, dit Révéron, anxieux.

—Paul et votre petite-fille Andrienne se sont vus dans le monde.....

—Achevez !

—Et ils s'aiment. Et j'allais avec mon fils, demander pour lui, à votre fille la main d'Adrienne.

—En effet, fit Révéron, hochant la tête, c'est un malheur, un bien grand malheur. Mathilde a refusé ?

—Oui. Et s'il elle revenait sur son refus, pourrais-je accepter à mon tour ? Nous avons l'une pour l'autre, elle et moi, la même haine... Si elle me connaissait, si elle savait qui je suis, sa haine saurait m'atteindre. Je suis faible et mon crime me livre à elle... Mais nous sommes seuls, vous et moi, à partager ce secret... Croyez-

ous que je pourrais jamais consentir à voir mon fils pousser la fille de cette femme ?

—Cela n'est pas possible, non. Cependant que Mahilde change d'avis... que, cédant à l'amour d'Adrienne n'elle aime beaucoup, elle consente au mariage, vous n'avez pas le droit—puisque Paul n'est pas légalement votre fils, puisqu'il ignore même votre maternité—vous n'avez pas le droit de vous opposer à ce mariage. Dites-moi la vérité?... Que ferez-vous ?

—Ce que je ferai, mon Dieu ! Est-ce que je le sais ? En tout cas, j'aimerais mieux mourir que de lui avouer le secret de Gaspard. Ma mort, peut-être, serait le seul moyen de tout arranger... A quoi me servira-t-il d'opposer ma volonté à celle de mon fils?... Et passera outre, puisqu'il ne sait pas que je suis sa mère... Et, comme moi, en face, ce mariage n'aurait pas lieu ; comme je sais, sans qu'il s'en doute, un obstacle à son bonheur, mieux vaut mourir, n'est-ce pas ?

—Si Paul vous aime, il vous écouterait peut-être, peut-être finira-t-il par oublier, si l'amour qu'il ressent pour Adrienne n'est pas trop profond en son cœur...

—Cette espérance est bien faible, monsieur Révéron. Et voilà que j'en suis réduite à présent à vous prier, moi, la mère de Paul,—de vous opposer de toute votre influence, à l'amour d'Adrienne... Ah ! si Paul m'entendait... comme il serait surpris douloureusement... Si mon fils voyait que tout espoir est désormais perdu, de ce côté... je ne vous dis pas combien il souffrirait, parce que vous devinez qu'après de lui il y aura une femme qui souffrira davantage... Oui, c'est un moyen, cela, que le refus vienne d'Adrienne... Au moins il pourra m'aimer encore, car il ne se doutera pas du conseil que je vous aurai donné.....

—Je verrai Adrienne, je lui parlerai dit tristement Révéron... Mais je ne promets pas de la faire revenir sur l'affection qu'elle paraît avoir pour votre fils... Les obstacles ne font qu'aviver ces sentiments... Je ne crois pas pouvoir détacher ces deux enfants l'un de l'autre... Nous sommes, je le crains, dans une situation inextricable de laquelle nous ne sortirons que par une catastrophe... Je me retire... Je ne veux pas que votre fils, s'il venait à rentrer inopinément, me trouve ici... Que dirions-nous, s'il nous interrogeait?... Adieu !.....

Il laissa Albine accablée et regagna l'hôtel.

Il fit prier Adrienne de monter chez lui ; la jeune fille obéit aussitôt, ne se doutant pas de ce que le vieillard lui voulait.

Elle rentra et prit place auprès de lui.

—Conte-moi le secret de ton cœur, lui dit-il.

Elle rougit, hésita, puis fit sa confidence entière.

Il l'écouta sans l'interrompre.

C'était le roman naïf et poétique de ses amours virginales, avec la joie délicieuse des rencontres imprévues dans un bal, des regards furtifs, des serremments de mains et de ces mots insignifiants où, sans s'être rien dit, deux cœurs se donnent l'un à l'autre.

—Mon enfant, dit le maître de forges, avant de laisser aller ainsi à ce jeune homme que tu l'aimais, tu aurais dû me consulter, consulter ta mère... Nous sommes ensemble aujourd'hui, elle et moi, de te faire beaucoup de bien. Enfin, nous espérons que tout ce grand amour

n'est pas très sérieux et que les larmes qui résulteraient d'une rupture sècheront vite dans tes beaux yeux....

—Une rupture !.....

—Il ne faut plus penser à Paul Mirande, mon enfant..

—Que lui reprochez-vous donc ? dit-elle fièrement avec un geste de défi, toute prête à le défendre.

—Je n'ai, je l'avoue, aucun reproche particulier à lui faire. Je le crois fort honnête et il a l'air très intelligent. Je vais plus loin. Je suis convaincu que les renseignements que l'on prendrait sur lui confirmeraient cette opinion. Mais cela ne suffit pas pour rendre possible un mariage avec lui, mon enfant. C'est chose grave que le mariage et il ne faut pas écouter seulement son cœur, mais bien un peu sa raison.

Elle répondit d'une voix brève, dans la sécheresse de laquelle il était facile pourtant de deviner une extrême émotion :

—Pourquoi ce mariage n'aurait-il pas lieu ? En quoi puisqu'il plaît à mon cœur, peut-il choquer votre raison ?

—Ce jeune homme n'a jamais connu ses parents...

—Il est à plaindre...

—Le nom qu'il porte n'est pas à lui... Et appartient à sa nourrice.

—Est-ce une objection sérieuse?... Que peut me faire à moi qu'il n'ait ou n'ait pas de nom?... Vous lui direz s'il lui est ou non possible, en m'épousant, de porter celui de mon père.....

—Il est pauvre.....

—Tant mieux puisque je suis très riche.....

—Ne crains-tu pas que ce soit un ambitieux et qu'il ne convoite en toi que ta fortune?... Peux-tu répondre à ses sentiments intimes et de ses projets puisque tu ne connais rien de sa vie ?

—Et vous, grand-père ; vous si bon, si tolérant, si indulgent d'habitude et que je trouve si changé aujourd'hui, répéteriez-vous à Paul, ou seulement à la femme dévouée qui lui a servi de mère, à Albine Mirande, ce que vous venez de me dire ?

Révéron rougit, mais il fallait répondre.

—Voilà bien les petites filles, emportées et violentes ; nous les gâtions et c'est ainsi qu'elles nous récompensent.....

Adrienne se pendit à son cou et se prit à pleurer.

—Pourquoi aussi, me faites-vous de la peine ? dit-elle. J'aime Paul d'une affection profonde, comme je crois bien que je n'aimerai pas davantage... vous pouvez avoir confiance en moi... Je n'irai jamais contre votre volonté, ni contre celle de ma mère... Si en dépit de mes prières et de mes larmes, vous éloignez de moi Paul Mirande, Je vous obéirai et je garderai pour moi tout mon chagrin... mais n'était-il pas possible de m'apprendre votre refus autrement qu'en essayant de faire naître en moi du mépris pour lui?... Je puis vous obéir, à vous et à ma mère, mais, je tiens à ce que vous le sachiez une fois pour toute, je garderai éternellement le souvenir de Paul et je n'entendrai jamais ni vous, ni ma mère, m'en proposer un autre pour mon mari...

— La suite au prochain numéro. —

ADIEUX A LA VIE

Adieu ! je quitte cette vie,  
Temps d'exil et d'adversité ;  
Je m'envole vers la patrie ;  
Adieu ! c'est pour l'éternité.  
O vous qui m'avez sur la terre  
Donné votre douce amitié,  
Sur moi versez une prière  
Et de mon âme ayez pitié.

Adieu, clocher de mon village  
Que toujours je trouvais si beau :  
Airain joyeux, en ton langage,  
Adieu ! sonne sur mon tombeau.  
Toi qui chantas à mon baptême,  
Qui proclamas mes premiers vœux,  
Sonne encore à l'heure suprême  
Où je partirai pour les cieux.

Adieu, douce et verte montagne  
Où j'aimais jadis à courir,  
Toi, ma plus fidèle compagne,  
Adieu ! garde mon souvenir.  
Dans tes bosquets où l'oiseau chante,  
J'allais rêver dans mes beaux jours,  
La fraîcheur de tes pins m'enchanté,  
Mais je m'en vais et pour toujours.

Adieu, cascade bouillonnante  
Que j'aimais toujours à revoir,  
En te quittant ma peine augmente,  
Adieu ! car c'est mon dernier soir.  
Sur tes bords je vois des prairies  
Où brillent mille et mille fleurs,  
En vain tes roses sont fleuries,  
Sur moi verse plutôt des pleurs.

Adieu, mes bien-aimés élèves  
Que je portais tous dans mon cœur ;  
La mort me frappe de ses glaives,  
Adieu ! vivez dans le bonheur.  
Longtemps placés sous mon égide,  
Je vous ai conduits par la main,  
Priez pour mon âme timide,  
Car je ne serai plus demain.

Adieu ! Mais mon cœur soupire,  
Vous que j'ai toujours estimés,  
Confrères, priez, car j'expire,  
Adieu, confrères bien-aimés,  
Vous qui m'avez reçu pour père  
Qui m'avez donné votre amour,  
Pensez à moi dans la prière,  
Et nous nous reverrons un jour.

Adieu, Père à la tête blanche,  
Que je presse encor dans mes bras,  
Vers le tombeau mon corps se penche,  
Adieu ! Priez, ne pleurez pas.  
Frères, objet de ma tendresse,  
Sœurs qui m'avez toujours aimé,  
En vain votre main me caresse,  
Je sens que tout est consommé !

O mort ! enlève donc ta proie ;  
Ma poitrine semble un volcan ;  
Dans ta main mon être se broie ;  
Adieu ! Mon cœur prends ton élan.  
Que vois-je ?... une troupe d'archanges  
M'appelle et me montre les Cieux !  
Je veux m'unir à leurs louanges.  
Et chanter leurs concerts joyeux.

J. C.

HYGIENE PRATIQUE

Ne faussez pas les idées des enfants.

Le plus commun que de voir des parents menacer leurs enfants du méchant Croquemitaine ou du père Fouettard et de sa hideuse compagne, ou des serpents, ou des rats, ou de mille autres chimères ? On réussit de la sorte, non-seulement à altérer leur jugement et à les rendre pulvérisés, mais encore à leur

faire perdre la confiance absolue qu'ils doivent avoir en ceux qui sont chargés de leur éducation ; car ils finissent tôt ou tard, par apprendre que ces épouvantails sont fantastiques, et par s'apercevoir qu'on les a trompés.

Un des attributs les plus aimables des petits enfants, c'est cette curiosité naïve qui les porte à faire des questions sur tout et pour tout. A ces questions souvent indiscrettes et quelquefois embarrassantes, comment a-t-on l'habitude de répondre ? Au lieu de donner à ces petits curieux une réponse sérieuse et vraie, lorsqu'elle est possible, ou de leur dire, dans le cas contraire, qu'ils sont encore trop petits pour comprendre ce qu'ils désirent savoir, on prend ordinairement le parti de leur donner une explication fautive, absurde ou ridicule, sous prétexte que ce sont des enfants, et qu'il est permis de leur dire les choses les plus invraisemblables.

Ceux qui agissent ainsi, ne calculent pas combien ce moyen, en apparence innocent, peut entraîner à sa suite de conséquences fâcheuses. Non-seulement le jugement de l'enfant en sera faussé, non-seulement il faudra ensuite des efforts et du temps pour le rectifier, mais les parents eux-mêmes pourront devenir les premières victimes de leur blâmable imprudence.

Les cheveux.

Les cosmétiques, les huiles et les pommades ne conviennent qu'aux cheveux secs, rudes et cassants. Il faut, au contraire, dégraisser les cheveux huileux avec de la poudre d'amidon ou du son très fin dont on se saupoudre la tête avant de se peigner. Quand on démêle les cheveux d'une femme, on doit les tirer en droite ligne afin de ne pas les casser et les séparer en plusieurs parties que l'on peigne séparément. Crêper et passer souvent au fer les cheveux, c'est les dessécher et les tordre. Quand on les lie, il faut que le cordon soit modérément serré. C'est une excellente habitude que celle qui consiste à natter les cheveux pour passer la nuit.

L'humidité de la chevelure est toujours nuisible à la santé. On doit donc, lorsqu'on s'est frictionné ou lavé la tête, l'essuyer et la sécher à fond et rester ensuite la tête découverte jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'humidité dans les cheveux.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

No 14 — CHARADE.

Empruntez à mon total  
Le remède qu'on indique  
Pour guérir le végétal  
Atteint du mal aiguë.  
Servez-vous de mon dernier  
Pour mesurer mon premier.  
J'en ai trop vu dans ma vie  
Désignés par mon second  
Pour que j'aille à fond.  
Leur tournure et leur manie.

Solution du problème proposé dans le n° 8 du JOURNAL DES FAMILLES :

No 12.—ENIGME. Le mot est : LUNETTES.

LE PARFAIT CORDON BLEU

Bleu ou court-bouillon.

La plupart des poissons de mer et d'eau douce pouvant se manger cuits au court-bouillon ; nous commencerons par donner ici la recette de cette cuisson, qui est la même pour tous, afin de pouvoir, dans le cours du chapitre, renvoyer à cet article toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Voici donc la meilleure manière de cuire au court-bouillon :

Videz, écaillez et lavez le poisson, placez-le dans la poissonnière. Emplissez-la de bon vin, avec épices, thym, ail, laurier, oignons en rouelles. Ajoutez lard gras, ou beurre, ou huile d'olive, si c'est en maigre. La poissonnière ainsi garnie et accrochée à la crémaillère, faites un feu très clair, la flamme prendra bientôt au vin. Laissez réduire aux deux tiers, retirez le poisson, faites-le bien égoutter, et servez froid ou chaud, avec sauces et garnitures.

Turbot à la sauce aux câpres.

Le turbot étant cuit comme il est dit à l'article précédent, dressez-le sur un plat recouvert d'une serviette, le ventre en dessus, avec une sauce aux câpres à part. Le turbot cuit de la sorte peut se manger à l'huile, se mettre au beurre noir ou de tout autre manière.

*Saumon au bleu.*

Après avoir vidé le saumon sans lui couper le ventre, faites-le cuire au bleu et servez-le comme le turbot. [Voir les deux articles précédents.]

*Esturgeon au bleu.*

Il se fait cuire et se sert de la même manière que le turbot et le saumon. [Voir les deux articles précédents.]

## RECETTES FAMILIÈRES

*Eau merveilleuse.*

Prenez des feuilles fraîches de romarin, absinthe sauge, menthe basilic, hysope, fenouil, mélisse, thym, verveine, gentiane et autres plantes aromatiques; mettez-les dans de l'alcool pendant huit jours, puis, filtrez à travers un linge et mettez en bouteilles. Cette eau remplace l'arnica.

Elle peut servir pour frictions comme usage externe, ou se prendre dans un peu d'eau sucrée dans les cas de migraine ou d'indigestion.

*Pour coller le bois au verre.*

On fait un mastic à chaud avec de la gélatine et de l'acide acétique en telle quantité que la solution ait la consistance pâteuse capable de se solidifier par refroidissement. Cette préparation s'emploie à chaud et à une telle consistance quand elle est froide qu'il est impossible de décoller, sans le rompre, le verre du bois auquel on l'a collé.

*Préserver les tapis des mites.*

Laver le plancher avec de l'esprit de térébentine ou de la benzine avant de les poser. Il faut qu'il n'y ait pas de feu dans la chambre, et on doit éviter toute substance enflammée pendant l'opération.

## L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

•• Qu'as-tu donc à la joue, mon petit Paul?

—C'est Jeanne qui vient de m'égratigner.

Ne parle donc pas toujours de ça, dit Jeanne, en haussant les épaules; je t'ai demandé pardon, et quand j'ai demandé pardon au bon Dieu de quelque chose, il ne m'en parle plus jamais c'est une affaire finie!

•• Un chanteur de cafés concerts, momentanément enrhumé, demande à son médecin s'il est vrai que les œufs frais éclaircissent la voix et favorissent les sons.

—Je crois bien! répond l'Esculape avec un sérieux imperturbable. Voyez plutôt les poules: dès qu'elles pondent, elles se mettent à chanter!

•• Dans la cellule d'un condamné à mort.

L'avocat à son client: Ils ne peuvent pas vous pendre pour un meurtre que vous n'avez pas commis.

Le client.—Le juge en prononçant ma sentence a dit que je serais pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

L'avocat [rêveur.] C'est très bien; ne vous en occupez pas, laissez-vous pendre et je leur en ferai coûter pour cela.

•• Anecdote sur Alfred de Musset.

On raconte une charmante histoire dont Alfred de Musset fut le héros:

Alfred de Musset, candidat à l'Académie, se conforma, comme les autres candidats, à la tradition. Ganté de frais, habillé avec plus de recherche encore que les autres jours, il alla frapper à toutes les portes des académiciens. C'était pendant l'été. Plusieurs membres de l'Académie avaient déserté Paris pour la campagne. Musset alla les trouver dans leurs villas.

Un jour, il descend de voiture à la porte d'un château, situé non loin de Paris et où résidait un des quarante, le plus influent, affirme-t-on. Au moment où le poète franchissait la grille du parc, un affreux barbet, crotté, houeux, immonde saute après lui et lui fait mille caresses.

—Ce chien est ignoble, pense Alfred de Musset: Mais il est

aimable. Ne nous brouillons pas avec lui. Etre bien avec le chien, c'est presque être l'ami du maître.

Tout en flattant l'animal de la main, Alfred de Musset arrive jusqu'au salon où on l'introduit. Le chien y pénètre avec lui.

Le maître de la maison arrive sur ces entrefaites. Une conversation s'engage entre les deux écrivains; seulement, l'académicien paraît distrait. Alfred de Musset s'en étonne, sans cependant oser laisser rien paraître. Le poète était loin de se douter des pensées qui agitaient alors son hôte. Celui-ci se disait:

—Comment se fait-il que M. de Musset qui est si distingué, si élégant, se permette d'amener chez moi, et de faire entrer dans mon salon, un barbet aussi galeux?

Cependant l'académicien était trop bien élevé pour faire aucune observation. Non-seulement il accueille le poète de son mieux, mais il le retient à dîner.

On passe dans la salle à manger. Le chien suit. Pendant le repas, la vilaine bête se livre aux fantaisies les plus extravagantes; elle passe entre les jambes des convives; elle met ses pattes crottées sur la nappe; elle vole une aile de dinde.

—Quel animal mal élevé! pense le poète.

—C'est de la dernière inconvenance que d'amener un chien aussi rustique! se dit l'académicien. Voilà un candidat qui n'aura pas de voix.

Mais les deux convives sont de trop bonne compagnie pour se plaindre. Musset, par respect pour l'académicien; l'académicien, par considération pour Musset, laissent faire l'animal.

Au café, le barbet, encouragé par la tolérance des dîneurs, ne se gêne plus; il bondit sur la table, renverse la tasse d'Alfred de Musset et dévore le contenu du sucrier.

Le poète éclaboussé, constellé de petites tâches noires, dit en souriant à son amphitryon:

—Vous aimez beaucoup les chiens, à ce que je vois?

—Je les déteste! s'écrie l'académicien poussé à bout.

—Pourtant vous paraissez aimer beaucoup votre barbet?

—Mon barbet! mais il n'est pas à moi. Je le tolère parce que vous l'avez amené.

—Et moi qui le respectais, le croyant à vous!

A ces mots, l'académicien et le candidat se lèvent en riant, et d'un commun accord, expulsent à coups de serviettes le chien errant que leur politesse réciproque avait épargné jusque-là et qui ne comprenait pas cet excès d'indignité suivant de si près l'excès d'honneur dont il avait si largement profité. Il va s'en dire que Musset eut la voix qu'il venait chercher. Cette visite est restée légendaire.

## A NOS LECTEURS

Un accident regrettable et inattendu a empêché notre journal de paraître la semaine dernière. Nous demandons pardon à nos lecteurs de ce retard bien involontaire de notre part, et nous pouvons leur assurer que nous avons pris les moyens nécessaires pour éviter tout retard qui pourrait arriver, à l'avenir, dans la publication de notre journal.

## JOURNAL DES FAMILLES

Paraissant le samedi.

Invariablement payable d'avance

Un an \$1.50 | Six mois 75cts | Quatre mois 50cts | Deux mois 25cts

Tout nouvel abonné de six mois ou d'un an recevra gratuitement et franco, tous les numéros pprus depuis le 1er janvier 1887.

Nous engageons ceux de nos agents qui vendent notre journal au numéro, de bien vouloir régler avec nous le 1er de chaque mois afin de faciliter notre administration.

## LISTE DE NOS AGENTS

A Québec: M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.

Ottawa: MM. P. C. GULLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATTIÉY, 298, rue de l'Eglise.

Lévis: MM. MERCIER & Cie.

Joliette: M. ALBERT GERVAIS.

Saint-Hyacinthe: M. CHARPENTIER.

Saint-Jérôme: M. R. MAILHOT.

LOUIS BELAIR, édit.-dir.